



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NATIONALBIBLIOTHEK
IN WIEN

130801-C

ALT-





HARNALI,

OU

LA CONTRAINTE PAR COR,

PARODIE EN QUATRE TABLEAUX ET EN VERS,

PAR

M. AUGUSTE DE LAUZANNE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 23 mars 1830;

et reprise le 2 février 1838.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

| | |
|--|-----------------------------|
| HARNALI, ex-contrôleur, marchand de billets..... | M. ARNAL. |
| DÉGOMMÉ COMILVA, vieil actionnaire de théâtre. | M. LEPEINTRE jeune. |
| CHARLOT, chef d'un contrôle..... | M. FONTENAY. |
| RICARD, } sous-contrôleurs, amis de Charlot.... | } M. DESSOUVILLE. |
| GILLES, } | |
| QUASIFOL, nièce de Comilva..... | M ^{lle} BROHAN. |
| M ^{me} JOSEPH, vieille domestique..... | M ^{me} RAVEL. |
| JACQUOT, neveu du portier de Comilva..... | M ^{lle} JOSÉPHINE. |
| UN DOMESTIQUE..... | M. THÉODORE. |
| FRANÇOIS, | } amis d'Harnali. |
| BINOCHET, | |
| GABOUILARD, | |
| GENDARMES. | |
| INVITÉS. | |

La scène est à Paris.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente, chez Comilva, une pièce garnie d'une horloge, d'un buffet, d'une armoire, et d'une fontaine en grès, enveloppée d'osier, et au-dessous de laquelle est un baquet. A droite du spectateur, une table.

SCÈNE I*.

SCÈNE II.

M^{me} JOSEPH, seule, occupée à broder.

Il se fait déjà tard; il est près de minuit,
 Et déjà dans la rue on n'entend plus de bruit.
 Que le rôle de duègne est parfois difficile!
 Veiller sur la vertu d'une jeune pupille!...
 Mais, chut! ne parlons pas si haut de sa vertu,
 C'est un point qui pourrait être fort débattu.
 Dégommé Comilva! Ce beau nom de famille
 Peint bien le vieil amant de cette jeune fille.
 (On entend frapper.)
 C'est sans doute Harnali... Vite! ouvrons-lui.

M^{me} JOSEPH; CHARLOT, enveloppé d'un large
 manteau.

CHARLOT.

Choisis

Ou de ces trente sous, ou de la corde à puits.
 Rappelle-t'en à moi, je suis un rude apôtre;
 Serre un de ces présents, ou je vais serrer l'autre.
 Il faut prendre un parti.

MADAME JOSEPH.

Je prends les trente sous.

Mais pour vous plaire, ici, de moi qu'exigez-vous?

CHARLOT.

Réponds sans hésiter!... Chaque soir, dans la rue,

* Les vers marqués d'un guillemet se passent à la représentation.

Depuis huit jours, au moins, je fais le pied de grue ;
 J'aperçois, à la nuit, certain particulier,
 Qui, pour monter ici, ne prend pas l'escalier,
 Et comme les matous, entre par la fenêtre.
 Je me lasse, à la fin... Je prétends le connaître ;
 Sur sa profession l'on ne m'a rien appris ;
 Mais il porte une trique et de gros favoris.
 A ce signalement, sans peine on le devine,
 C'est un cocher de fiacre ou bien de citadine ;
 Et je veux m'assurer si c'est pour Quasifol
 Qu'il ose escalader un si haut entresol.

MADAME JOSEPH.

Son oncle, comme épouse, à jamais se l'attache.
 Ils s'unissent demain.

CHARLOT.

L'oncle est une ganache !

Puisqu'ils sont déjà deux, je me mets sur les rangs
 Et je viens figurer parmi les concurrents.

MADAME JOSEPH.

Prenez garde, monsieur, de commettre une faute :
 Si vous comptez sur lui, vous comptez sans votre

CHARLOT.

[hôte.

C'est donc un dur à cuire ?

MADAME JOSEPH.

Hélas ! monsieur, il est,

Dans ses opinions, têtue comme un mulet ;
 Oui, des chagrins cuisans c'est l'effet ordinaire ;
 Des théâtres en masse il est actionnaire...

CHARLOT, l'interrompant.

Assez ! je l'ai jugé... Sans savoir qui je suis,
 Il faudrait me cache avec ma corde à puits.

MADAME JOSEPH.

Vous cacher ? en quel lieu ?

CHARLOT.

N'as-tu pas quelque horloge

Où, quand vient un rival, prudemment on se loge ?

MADAME JOSEPH.

Ces tours-là sont bien vieux.

CHARLOT.

N'importe ! employons-les.

MADAME JOSEPH.

Mais on l'a déjà fait dans *Douvres* et *Calais*.

CHARLOT.

Ah ! la vieille a raison !... Moi, je suis un tragique,
 Je ne dois pas agir ainsi qu'un bas-comique.

Si j'allais me blottir au fond de ce buffet,
 Cela pourrait produire un excellent effet...

Mais non ! il vaut bien mieux me cacher dans l'ar-
 [moire ;

Le moyen est plus neuf ; si j'en crois ma mémoire,
 Jamais on n'y songea... oui, c'est un nouveau tour.

MADAME JOSEPH.

Renouvelé des Grecs, et de *Monsieur Vautour*.

CHARLOT.

Oh ! l'idée est sublime ! entrons dans la fontaine,
 C'est un moyen, je crois, qu'on n'a pas mis en scène.

Mais elle n'est pas vide, ayons-en le cœur net,
 Assurons ma retraite, ouvrons le robinet.

De mon étui de grès j'entendrai tout sans peine,
 Dans cet étroit réduit, la chose est bien certaine ;

Je ne crains pas, au moins, de me casser le cou,
 J'étoufferais plutôt...

(Il entre dans la fontaine.)

MADAME JOSEPH.

Êtes-vous bien ?

CHARLOT, dans la fontaine.

Coucou !

SCÈNE III.

M^{me} JOSEPH, seule.

Ah ! j'entends quelque bruit, on frappe à la fenêtre,
 C'est Harnali ! bientôt Quasifol va paraître ;
 C'est comme un fait exprès, ils arrivent tous deux,
 Il serait plus décent de rester avec eux.

Pour savoir se conduire elle est assez ancienne,
 Je crois à sa vertu, presque autant qu'à la mienne,
 Et je vais me coucher.

SCÈNE IV.

CHARLOT, HARNALI, QUASIFOL.

QUASIFOL.

Ah ! c'est vous, mon poulet !

HARNALI, vêtu d'un mauvais manteau, et portant en sautoir un cor de chasse d'enfant.

Oui, c'est moi, chère amour.

CHARLOT, sortant à demi de la fontaine, le couvercle sur la tête.

O Dieu ! qu'il est criquet !

Je le croyais plus gros.

QUASIFOL.

Eh bien ! je me marie ;

Mon oncle, dès demain, me mène à la mairie ;
 Il m'épouse.

HARNALI.

Qui, lui ?... Je me disais aussi

Qu'un malheur imprévu devait m'attendre ici ;
 Regardez-moi, mon nez est écorché, peut-être ?

QUASIFOL.

Mais, non.

HARNALI.

J'ai déboulé du haut de la fenêtre,

Et je serais encor dans la rue épaté,
 Sans un verre de vin qui m'a ravigoté.

Je m'en étais douté, c'est un triste présage.

QUASIFOL.

Ah ! nous pouvons encor rompre ce mariage,
 On pourrait m'enlever pour obtenir ma main ;

Mais je ne voudrais pas épouser un gamin.

Quel état faites-vous ?

HARNALI.

Je ne suis pas un prince,

Mais je suis grand de cœur, si de corps je suis mince ;
 Je suis un montagnard.

CHARLOT, à part.

Quel état ! montagnard !

Autant dire, parbleu ! je suis... un savoyard.

QUASIFOL.

Montagnard, Harnali, ne dit pas qui vous êtes.

HARNALI.

Mes parents, chère amie, étaient des gens honnêtes ;
Mais qui, par caractère, autant que par emploi,
Se trouvaient ennemis du procureur du roi...
Ils se sont vu saisir par des patrouilles grises...
Ils ont eu des malheurs devant la Cour d'Assises.

QUASIFOL.

Malheureux orphelin de parents bien portants !
Pour vivre, enfin, comment passez-vous votre temps ?

HARNALI.

Apprenez tout ! Le nom du métier que j'exerce
Ne décora jamais l'*Almanach du Commerce*.
Avant que ma famille ait eu tant de malheur
D'un théâtre chantant j'étais sous-contrôleur ;
Mais un nouveau commis, un scélérat, un drôle,
Me fit, en arrivant, renvoyer du contrôle.
Au théâtre jadis, me tenant sur le seuil,
Je faisais au public un rigoureux accueil ;
Et ma main, des marchands confondant la cohorte,
Déchirait les billets qu'on vendait à la porte :
Ne les déchirant plus, je les vends à présent ;
Quand l'homme public tombe, il devient opposant ;
Je veux bien l'enlever, ce n'est pas nécessaire, [re.
J'en conviens, puis qu'ici nous nous voyons, ma chère,
Mais puisque sans façon, ton cœur me l'a permis,
Je te veux emmener au milieu des amis.

QUASIFOL.

Je te suivrai.

HARNALI.

C'est bien ! pourtant je dois t'apprendre
Les petits accidents auxquels il faut t'attendre.

QUASIFOL.

Je te suivrai.

HARNALI.

C'est bien ! à ne rien déguiser,
Il faut dans notre état bien souvent s'exposer.

QUASIFOL.

Je te suivrai.

HARNALI.

C'est bien ! Alors, dans nos montagnes,
A sept heures du soir, demain tu m'accompagnes.
A Montmartre aussi bien nous avons rendez-vous,
Entre le télégraphe et la maison des fous.

QUASIFOL.

Je te suivrai.

HARNALI.

C'est bien, très bien !

QUASIFOL.

O mon doux maître !

Quel sera ton signal pour te faire connaître ?

HARNALI.

Écoute, mon enfant, tu connais bien ma voix ?

QUASIFOL.

Oui, certes !

HARNALI.

Dans ma main je frapperai trois fois.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHARLOT.

CHARLOT, sortant de la fontaine.

As-tu bientôt fini de lui conter ta peine ?

Crois-tu que l'on s'amuse au fond d'une fontaine ?

QUASIFOL.

O ciel ! un homme ici ? Je vais me trouver mal !

Au secours ! au secours !

HARNALI.

Quel est cet animal ?

Que viens-tu faire ici ?

CHARLOT.

Que prétends-tu toi-même ?

HARNALI.

Moi ? je viens dans ces lieux, je viens parceque
Et que je suis aimé. [j'aime

CHARLOT, descendant.

C'est ce qu'il faudra voir !

Nous allons tous les deux en détacher ce soir...

Et cette corde va te servir de cravate.

HARNALI.

Ah ! tu veux m'étrangler !... Connais-tu la savate ?
Allons, aligne-toi... Dans l'instant, sans témoins,
Repassons-nous, tous deux, quelques bons coups
[de poings.

QUASIFOL.

Arrêtez ! Ah ! grand Dieu ! quel est votre délire !

(A part.)

C'est pour moi qu'on dispute, et je n'ai rien à dire

Mon rôle est pitoyable en ce moment cruel...

Comment donc prévenir ce malheureux duel ?

CHARLOT.

Il est un sûr moyen d'accommoder l'affaire :

Ainsi qu'à votre cœur à mon cœur elle est chère ;
Son œil noir m'a séduit.

QUASIFOL.

Comment nous arranger ?

CHARLOT.

Aimons-les tous les deux... partageons !

HARNALI.

Partager ?

Quoi ! lorsque de son cœur je suis propriétaire,

J'en serais seulement principal locataire ?

Allons, aligne-toi !

MADAME JOSEPH, accourant.

Quel tapage l'on fait !

Eh ! mais, notre maison a l'air d'un cabaret !

HARNALI, faisant le moulinet avec sa canne.

Je te veux abimer !

QUASIFOL.

Mais on frappe à la porte !

MADAME JOSEPH.

Si la garde venait pour nous prêter main forte !

COMILVA, en dehors.

Allons ! m'ouvriras-tu, la vieille ? je t'attends !

MADAME JOSEPH.

C'est monsieur qui revient...

QUASIFOL.

Oh ! fâcheux contre-temps !

Où vont-ils se cacher ?

CHARLOT.

Encor que je me cache ?

Nous allons donc toujours jouer à cache-cache ?
Qu'il se cache s'il veut ! Moi, comme homme public,
Je vais tout simplement bottonner mon carrick.
Ouvrez...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M^{me} JOSEPH, COMILVA.

COMILVA, restant dans le fond.

Que vois-je ici ? Deux hommes chez ma nièce !

Voilà, sur mon honneur, une plaisante pièce !
Qu'est-ce à dire ? En ces lieux vous introduire ainsi ?..
Pour un vieux Lustucru me prenez-vous ici ?
Suis-je donc un jouet ? un homme en pain d'épice,
Que l'on donne aux enfants qui viennent de nourrice ?
Suis-je un polichinelle ? ou suis-je un chien barbet,
Que l'on fait aboyer en pressant le soufflet ?
Eh bien ! il était temps !.. Je vois qu'en ma demeure,
Pour savoir du nouveau j'arrive à la bonne heure !
Vous êtes des gaillards qui montrez du toupet ;
Ainsi donc, pour vous deux, ma nièce me trompait ?
C'est du propre ! Et c'est vous, ma nièce ? vous, ma
[femme ?

(Vous l'alliez devenir !) Quelle conduite infâme !
Lorsque de notre hymen j'arrange les apprêts,
Je me trouve être avant... ce que l'on n'est qu'après.
C'est du propre ! et vraiment, dans cette circonstance,
C'est bien aimable à vous de me faire une avance.
Et toi, fille modeste !... Ah ! mon amour craintif
N'ose plus, à ton nom, joindre cet adjectif...
Ah ! je me sens rougir de fureur et de honte !
Je sens à mon vieux nez la moutarde qui monte !
Si je n'étais pas chauve, en ce moment affreux,
Je voudrais par paquets m'arracher les cheveux ;
Mais par bonheur encor j'ai la poigne assez forte...
Il faut nous expliquer, tous trois, devant la porte.
Arrière, jeunes gens ! descendez les premiers ;
Nous allons nous taper comme trois chiffonniers.

CHARLOT.

Êtes-vous fou, mon cher, de vous mettre en colère ?
Je venais en ces lieux vous parler d'une affaire...
Reconnaissez-moi donc !

COMILVA.

Quoi ! c'est vous, mon ami ?

Parbleu ! vous êtes bon de me laisser ainsi
Me fâcher, m'énouer et crier comme quatre.

(A Quasifol.)

C'est mon ami Charlot, contrôleur au théâtre...

HARNALI, à part, avec fureur.

Le nouveau contrôleur ! lui qui m'a fait chasser !
Ah ! gueusard ! par mes mains il te faudra passer !

COMILVA, à Charlot.

Mais à cette heure-ci, quel sujet vous amène ?

CHARLOT.

(A part.)

Vous allez le savoir. Ah ! je pourrai sans peine
La lui faire gober... Il n'est pas fort, je crois.

COMILVA.

Vous dites donc ?..

CHARLOT.

Je veux obtenir un emploi

Qui se trouve vacant par mort de titulaire.
Vous êtes du théâtre un fort actionnaire ;
Vous avez du crédit auprès du directeur...
Je voudrais remplacer le défunt régisseur,
Et je viens demander votre appui tutélaire.

COMILVA.

Si ce n'est que cela j'arrangerai l'affaire.
Savez-vous le latin ?

CHARLOT.

Pas un mot.

COMILVA.

Ah ! tant pis ;

Nous tenons au latin, nous autres érudits.

CHARLOT.

Érudit, je le suis... Il suffit que je parle
Le français aussi bien que l'écrit monsieur Marle.

(A part.)

Bon ! le brave homme en plein donne dans le pan-

COMILVA.

[neau.

Eh bien ! mon bon ami, que dit-on de nouveau ?

CHARLOT.

Je vous le dirais bien, mais il est malhonnête
De deviser ainsi, tous les deux, tête à tête,
Quand votre nièce est là sans rien dire.

COMILVA.

Allons donc !

Dans la chambre elle peut marcher en large, en long ;
Que m'importe après tout !.. je n'ai rien à lui dire ;
Nous causons tous les deux et cela doit suffire.

CHARLOT.

Il est pourtant fâcheux, lorsqu'on parle si bien,
D'avoir les bras croisés, et de ne dire rien.

COMILVA, à Harnali.

Mais à propos, ici que faites-vous, jeune homme ?
Dites-moi vos desseins, et comment on vous nomme.

CHARLOT.

C'est un de mes amis, maigri par le chagrin...
Il est depuis long-temps tombé dans le pétrin ;
Je l'ai chargé chez moi de tenir quelques notes :
C'est lui qui me remplace... et qui cire mes bottes.
(Mouvement d'Harnali.)

COMILVA.

C'est votre secrétaire ? il a l'air distingué !

CHARLOT.

Pas trop ! mais voyez-vous, il est très fatigué ;
Laissez-le, croyez-moi ; ménégez sa poitrine,
Ne l'interrogez pas.

COMILVA.

Bon ! bon ! je vous devine.

CHARLOT, à part.

Suis-je adroit d'éviter une explication

Qui ferait peu d'effet dans cette occasion !
Mais plus tard, nous devons nous retrouver ensemble.
COMILVA. [ble.

Il est minuit trois quarts, Quasifol, il me semble
Qu'il faudrait vous coucher.

QUASIFOL.

Mon oncle, je veux bien,
Puisque depuis une heure, ici, je ne fais rien.

CHARLOT.

Mais me permettez-vous, au moins, de vous con-
QUASIFOL. [duire ?

Si mon oncle le veut, je ne puis qu'y souscrire.

COMILVA.

Nous irons tous les deux.

QUASIFOL, bas à Harnali.

N'oubliez pas demain,

A sept heures, venez, et trois coups dans la main.

CHARLOT, qui a écouté, à part.

J'y serai.

(Charlot offre la main à Quasifol, et la reconduit jusqu'à la
porte latérale : Comilva les suit et tient la chandelle. Lorsque
Quasifol a disparu, il retient Charlot par son manteau, et
sort avec lui par le fond.)

SCÈNE VII.

HARNALI, seul.

C'est ainsi que tu donnes des notes,
Contrôleur insolent !... Ah ! je cire tes bottes !
La mienne a bien failli te punir... Je t'aurais

Atteint à mi-chemin du dos et des jarrets,
Et visant sur ta basque une place bien nette,
J'aurais de ma semelle empreint la silhouette ;
Mais tu n'y perdras rien ; nuit et jour je te suis,
Et puisque tu l'as dit : *De ta suite j'en suis.*
Je m'attache à tes pas, et jamais chien de race
N'aura su, mieux que moi, suivre un lièvre à la trace :
Oui, même en ton sommeil, nouveau sujet d'effroi,
Ainsi qu'un cauchemar je pèserai sur toi.
Dans l'ombre, tu verras mes prunelles ardentes,
Comme ces vers luisants, émeraudes vivantes,
Que souvent les gamins mettent à leurs chapeaux.
Pour toi, plus de sommeil ! pour toi, plus de repos !
Jusqu'au moment fatal où, sûr de ma vengeance,
J'assouvirai ma rage en te donnant ta danse.

(Il remonte la scène d'une manière tragique et redescend
tranquillement.)

Ce n'est encor ici que le commencement...

Je sors... Je ne sais trop ni pourquoi ni comment.

Dans la passe où je suis, il serait mieux peut-être
D'attendre mon rival, de me faire connaître...

Oui, mais nos démêlés s'éclairciraient trop tôt ;

Allonger la courroie est peut-être un défaut ;

Mais il nous faut aller jusqu'à la catastrophe,

Et pour arriver là nous avons peu d'étoffe ;

Jamais tailleur adroit, quelques efforts qu'il fit,

Avec un quart de drap n'a pu faire un habit ;

Et jamais pâtissier, quelque soin qu'il y mette,

Ne fait d'un peu de pâte une énorme galette.

(L'orchestre joue l'air : *J'aime les tartelettes.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la rue. A droite, la maison de Comilva. — Il fait nuit pendant tout l'acte. — L'orchestre
joue : *Allons, amis, de la prudence* (d'AZÉMIA).

SCÈNE I.

CHARLOT, FRANÇOIS, RICARD, GILLES.

CHARLOT.

C'est là !... malgré la nuit je vois le numéro.
Mes amis ! c'est un tour digne de Figaro...
Mais chez elle pourtant il n'est point de lumière.

RICARD.

Peut-être Quasifol couche sur le derrière.

CHARLOT.

Non ! c'est sur le devant, parbleu ! j'en suis certain,
Puisque j'étais encor chez elle ce matin.

GILLES.

Mais ici nous courons une fâcheuse chance ;
Car si quelqu'un passait...

CHARLOT.

Sois tranquille d'avance :

Quoiqu'il ne soit pas tard, personne ne viendra.

GILLES.

C'est bien peu vraisemblable.

CHARLOT.

Enfin c'est comme ça.

GILLES.

Dis-moi ! de ton rival connais-tu la figure ?

CHARLOT.

Oui ! c'est un maigriot, d'assez mince encolure,
Mais il dit qu'il est fort comme un Turc.

GILLES.

C'est très bien.

CHARLOT.

A parler franchement, pour moi je n'en crois rien ;
Mais ce n'est pas ici la crainte qui m'occupe...
Pas de lumière encor !... serais-je pris pour dupe ?

GILLES.

Au moins, de son amant sais-tu quel est le nom ?

RICARD.

Oui ! ce serait très bon à savoir.

CHARLOT.

Ma foi ! non,

Un nom en i, je crois, la chose est peu certaine ;
On entend assez mal au fond d'une fontaine.

RICARD.

Tu n'es pas malheureux, au moins, mon bon ami,
De nous avoir tous trois pour t'escorter ici ;

Au métier que tu fais, bien souvent on s'expose,
Car l'épine toujours est auprès de la rose.
Fréquemment, du contrôle abjurant le devoir,
Pour courir le gibier tu désertes le soir...
Et quelque jour aussi, tu pourrais, d'aventure,
Rencontrer...

CHARLOT, donnant un coup de pied à Gilles.
Insolent!

GILLES, stupéfait.

Ce n'est pas moi, j'en jure;
Eh bien! la farce est bonne... il a dit...

CHARLOT, avec dignité.

C'est assez!

Si j'en laisse tomber encore, ramassez.

GILLES.

Pour de pareils cadeaux, certe, il n'est point de

CHARLOT. [presse.

Silence! Éloignez-vous, je crois que ma princesse
Allume sa chandelle... Allez! mais pas trop loin;
Je vous appellerai, quand j'en aurai besoin.

(Ils s'éloignent doucement à gauche.—Charlot frappe trois coups dans sa main.)

SCÈNE II.

CHARLOT, QUASIFOL.

CHARLOT, à part.

Qu'elle se hâte donc! le voisin peut paraître.
Ah! vivat! je l'entends, elle ouvre sa fenêtre.

QUASIFOL, à la fenêtre.

(Charlot frappe trois coups.)

Est-ce vous, Harnali? Bien! c'est vous, je descends.

CHARLOT, seul.

Elle a dit: Harnali. C'est un de ces marchands
Qui vendent des billets, le soir en contrebande;
Son nom m'est bien connu, c'est le chef de la bande.

QUASIFOL, entrant.

Me voici.

CHARLOT, s'approchant.

C'est très bien, approche par ici.

QUASIFOL.

Quelle voix! Ah! mon Dieu! ce n'est pas Harnali!
A la garde! au voleur!

CHARLOT.

Allons, point de colère!

QUASIFOL.

Que voulez-vous de moi?

CHARLOT.

La question, ma chère,
Est assez difficile à résoudre en plein vent,
Mais je veux vous aimer, vous le dire souvent.
Venez...

QUASIFOL, se défendant.

Je ne veux pas.

CHARLOT, lui prenant la taille.

Ne soyez pas rebelle!

(Elle fait mine de vouloir l'égratigner.)

Pas d'ongles! soyez donc aussi bonne que belle!

QUASIFOL, en se défendant, et mettant la main dans la poche de Charlot.

Ah! j'ai votre grattoir!

CHARLOT, la quittant.

Le tour est indiscret!

Vous avez, mon enfant, fouillé dans mon gousset.

QUASIFOL.

S'il me faut renoncer à l'honneur que tu m'ôtes,
Je te flanque à l'instant ton grattoir dans les côtes.

CHARLOT.

[chapeaux,

Quelle horreur! quand je veux vous fournir tout:
Robes de mérinos, cachemires Ternaux;
Et pour que vous soyez bien vite consolée,
Je vous donne demain une chambre meublée.

(Il fait de nouveaux efforts pour l'entraîner.)

QUASIFOL.

Monsieur, lâchez-moi donc.

CHARLOT.

Allons, ce n'est pas bien;

Faut-il donc employer ici le grand moyen?

Si vous m'y réduisez en criant de la sorte,

J'ai là trois serviteurs, pour me prêter main-forte.

SCÈNE III.

LES MÊMES; HARNALI, un gourdin à la main.

HARNALI.

Vous en oubliez un, c'est votre décrotteur.

QUASIFOL, se jetant dans ses bras.

Ah! sauvez-moi de lui!

HARNALI.

Restez, n'ayez pas peur.

(A Charlot.)

Oui! tu vas voir qu'ici, ma main intelligente,

A battre les habits n'est pas moins diligente.

Ah! ah! ce n'est pas tout de se lever matin,

Mais il faut arriver à l'heure.

CHARLOT.

Il est certain

Qu'en ce moment, ami, tu montres de l'audace...

(Appelant.)

A moi! mes compagnons!

HARNALI.

Ils ont reçu leur chasse,

Tes compagnons: tous trois dans la boue étalés,

De soupe économique ils se sont régelés!...

Maintenant, à nous deux!

(Il pose à terre son gourdin et son chapeau, et se met en garde.)

CHARLOT.

Que prétendez-vous faire?

HARNALI.

Ah! tu veux en conter à ma particulière,

Toi? Nous allons ici sans retard décider

Lequel d'entre nous deux cela va regarder,

Et je veux te donner, de ma main vigoureuse,

Une danse effroyable, une roulée affreuse!

En garde!

CHARLOT.

Mon ami, ne vous a-t-on pas dit
Que pour un tel projet vous êtes bien petit?

HARNALI.

La taille n'y fait rien, la mienne est ordinaire;
Mais j'ai six pieds de long quand je suis en colère.
Songe que je te tiens, tout mince que je suis,
Et que si je voulais t'annuler, je le puis;
Je pourrais dans l'instant, ton dédain m'y provoque,
T'écraser, dans ma main, comme un œuf à la coque.
Défends-toi!

(Il se remet en garde.)

CHARLOT.

Pas du tout.

HARNALI.

Ah! tu fais le capon!

Tu ne veux pas te battre?...

CHARLOT.

Allons, géant lapon!

Ta fureur a tout l'air d'une plaisanterie...
Je te ferai pincer par la gendarmerie...
Je sais depuis long-temps quel commerce tu fais.

HARNALI.

Eh bien, oui, j'en conviens, oui, je vends des billets.
Je t'haïs! chaque soir tu nous donnes la chasse,
Je t'haïs! tu perçois cinq sous par chaque place;
Je t'haïs! je t'haïs! je ne peux pas te voir;
Je t'haïs le matin, et je t'haïs le soir,
Soit que je reste assis, soit que je me promène:
Je t'haïs le dimanche, et toute la semaine.
Défends-toi, je te dis!

CHARLOT.

Pas du tout. Rosse-moi!

J'irai porter ma plainte au procureur du roi.
Je ne te dirai rien : satisfais ta furie,
Tu me feras plaisir, et même je t'en prie.

HARNALI.

Voilà, sur mon honneur, un plaisant animal,
Et je n'attendais pas ce tour original.

(Charlot tend le dos et se retourne plusieurs fois pour voir si
Harnali va le frapper. Voyant que celui-ci reste les bras croi-
sés, il remonte la scène.)

CHARLOT.

[y garde!

Eh bien donc, je m'en vais; mais, mon cher, prends-
Je vais te dénoncer au prochain corps-de-garde.

(A part.)

Il me laisse partir! c'est un trait généreux!

(Il s'approche d'Harnali, et après s'être regardés quelque temps
sans rien dire, ils partent tous deux d'un éclat de rire.)

Quel est en ce moment le plus niais des deux?

HARNALI.

J'éprouve un embarras aussi grand que le vôtre :
Nous sommes, franchement, aussi sots l'un que l'au-
[tre.

(Charlot sort en riant toujours.)

SCÈNE IV.

HARNALI, QUASIFOL.

HARNALI.

Ma pauvre Quasifol!... Enfin il est parti!
Il faut nous décider : il faut prendre un parti;

QUASIFOL.

Sur ta face, Harnali, la fureur est empreinte.

HARNALI.

La mèche est éventée et l'on a porté plainte!
On m'apprend, à l'instant, qu'on vient de décerner
Contre ton serviteur un mandat d'amener :
Or, me suivre en prison, ce n'est pas nécessaire.

QUASIFOL.

Mais Charlot est allé chercher le commissaire,
Et si nous restons là, comment leur échapper?

HARNALI.

Quand je suis près de toi, qui viendrait me happer?
Va, crois-moi, Quasifol, quitte cet air si morne...
Nous n'avons pas de chaise, assieds-toi sur la borne...

(Eile s'assied sur la borne, et Harnali par terre.)

Et tu me conteras, pour passer un moment,
Quelque chose de neuf : *La Belle au Bois dormant*...
Tu me feras plaisir; ou si tu veux, ma bonne,
C'est encor plus joli : chante-moi la *Colonne*.

QUASIFOL.

O mon cher Harnali! tu n'y penses donc pas?
Comment, quand nous avons la garde sur les bras?...

HARNALI.

Que m'importe la garde, en ce péril extrême?
Je suis auprès de toi : je veux chanter quand même!
Oui, je vais te chanter mon morceau favori :
L'air à quatorze voix, qui vient du *Comte Ory*...

QUASIFOL.

Quand nous devons trembler, tu veux que je gazouille?

HARNALI, regardant à gauche.

Mais je ne puis rester, car j'entends la patrouille.
Sans doute nos amis sont arrêtés... allons!
Il faut danser!... Charlot paiera les violons!

(Il sort en faisant le moulinet.)

Bonjour.

SCÈNE V.

QUASIFOL, seule.

Quoi! c'est ainsi qu'il prouve sa tendresse!
Avec tous ses discours, en plein vent il me laisse...
Ce garçon-là m'a l'air d'un faiseur de projets,
Qui parle, parle encor, et qui n'agit jamais.
Comme je ne veux pas demeurer dans la rue,

(Au public.)

Je vais rentrer chez moi. Messieurs, je vous salue.

(L'orchestre joue l'air : *Jusqu'au revoir! bonsoir!*)

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente, chez Comilva, un salon orné d'une multitude de portraits de famille. Parmi ces portraits, on en remarque un dont les jambes doivent être ridiculement grosses; un autre doit représenter un très jeune enfant en uniforme de colonel de dragons. Celui qui est à la gauche du spectateur sert à masquer l'entrée d'un cabinet. — A droite du spectateur, une table sur laquelle est une corbeille de mariage. Près de la corbeille, une baguette à battre les habits. — L'orchestre joue l'air : *Il fut des époux assortis.*

SCÈNE I.

COMILVA, QUASIFOL.

COMILVA.

Ainsi donc, mon enfant, c'est un point convenu, Le jour de notre hymen à la fin est venu. Sous l'habit d'un adjoint, le Destin nous marie; Nous irons, ce matin, en fiacre à la mairie.

QUASIFOL.

Oui, mon oncle, je sais...

COMILVA.

Tristement tu dis : oui !

Il faut, ma chère enfant, prendre un air réjoui. Nous sommes bien heureux ! moi, je suis sûr de l'être; Car ton cœur m'est connu...

QUASIFOL.

Vous devenez mon maître...

COMILVA.

Non pas ! car un époux, fût-il jeune et galant, De sa femme jamais n'est maître absolument... Moi surtout qui suis vieux...

QUASIFOL.

Mais vous parlez sans cesse

Et de vos cheveux blancs et de votre vieillesse...

COMILVA.

Tudieu ! je suis un vieux lapin...

QUASIFOL.

Je le savais.

COMILVA.

Avec de vieux lapins on fait de bons civets, Ma chère, entendez-vous ? Je t'assure, ma bonne, Que je suis d'être vieux plus fâché que personne ; C'est au point (croirais-tu ?) que je vais tous les soirs Voir les troupeaux de bœufs qu'on mène aux abat-
[toirs ?

C'est alors que, pleurant mon ancienne énergie...

QUASIFOL.

Entre les bœufs et vous quelle est l'analogie ?

COMILVA.

Attends ! Leurs conducteurs sont frais et vigoureux... Je me surprends à dire : Ah ! si j'étais comme eux ! Et je pousse, parfois, cette fureur jalouse Jusqu'à leur envier leurs gros bas et leur blouse, Et je donnerais tout, maisons, appartements, Vieux habits, vieux chapeaux, pour n'avoir que trois Et conduire des bœufs. [ans

QUASIFOL.

Quelle manie étrange !

Mon oncle, en vieillissant, il faut bien que tout
[change.

COMILVA.

« Aussi, grâce à l'hymen qui vient nous couronner,
« Comme des insensés il faut nous en donner ;
« Et chaque jour, tous deux, dès l'aube matinale,
« Nous jouerons au piquet, même à l'impériale ;
« Et le soir, quel bonheur ! comme d'heureux époux,
« Nous irons promener, bras dessus, bras dessous ;
« Enfin, mets ma tendresse aux plus rudes épreuves,
« Je ne pourrai jamais t'en donner trop de preuves. »

Le temps m'a pu rider et le front et le né,
Mais le cœur d'un vieillard n'est pas ratatiné ;
Ce cœur est tout à toi... Dès demain tu vas être
Mon Dieu, mon général, mon brigadier, mon maître...
Je prétends t'adorer de quarante façons,
C'est de toi que je veux recevoir des leçons ;
Et comme don Gusman, n'écoutant nul obstacle,
Je veux, six fois par mois... te mener au spectacle.
Si les émotions ne te font point de mal,
Je te régèlerai de madame Dorval.

Le Théâtre Français te plairait mieux peut-être ;
Moi, je donne la pomme à Frédéric-Lemaître ;
Les Français sont très chers, et l'on n'est pas fâché
D'entendre quelquefois crier à bon marché.

A propos, je pourrais te chicaner, ma chère :
Ta fugue d'hier soir est extraordinaire ;
Mais de t'en parler, va, je ne suis pas si sot.

QUASIFOL.

Pourquoi ?

COMILVA.

Je suis censé n'en pas savoir un mot.
Allons, va t'habiller, et mets la fleur-d'orange...
C'est pour le décorum... Mais qui donc nous dérange ?

SCÈNE II.

Les MÊMES, JACQUOT.

QUASIFOL.

C'est le petit Jacquot, le neveu du portier.

JACQUOT.

Un mendiant est assis au bas de l'escalier,
Il demande à vous voir...

COMILVA.

Il est là... sur la porte ?
Donne-lui ces dix sous... Que le diable l'emporte !

JACQUOT.

Mais non ! c'est à vous seul, monsieur, qu'il veut par-
COMILVA. [ler.

A moi seul ? pas moyen alors de reculer...
Qu'il monte donc ! Au fait, le jour qu'on se marie,
Il faut faire du bien.

QUASIFOL, à part.

C'est une gaucherie.

COMILVA.

Cela porte bonheur.

JACQUOT.

Mais, tenez, le voici.

SCÈNE III.

LES MÊMES; HARNALI, vêtu d'un mauvais manteau
tout déguenillé.

COMILVA, à part.

Vit-on jamais humain se fagoter ainsi?

Il a l'air d'un voleur à pendre sur la mine.

(Haut.)

Mon cher, que voulez-vous?

HARNALI.

Je suis dans la débîne;

On m'a mis à la porte, hier, de mon garni,

Je viens loger chez vous.

COMILVA, d'un air satisfait.

Très bien! Restez ici.

JACQUOT, à part.

Au moins c'est un beau trait; s'il n'est pas raisonnable,

On ne saurait nier qu'il ne soit charitable.

COMILVA, à Harnali.

Peut-être on vous poursuit? et vous avez été

Pris en flagrant délit pour la mendicité?

HARNALI.

Vous avez deviné: l'état est difficile,

On veut qu'un mendiant exerce à domicile,

Voilà pourquoi souvent on nous fait du chagrin...

(Bas à Quasifol.)

Vous ne remettez pas, je crois, le pèlerin?

QUASIFOL, bas à Harnali.

Si fait.

HARNALI.

L'oncle n'a pas deviné l'imposture;

Voyez comme un manteau déguise la figure!

Il ne me remet pas... c'est un vrai coup du ciel!

O race des Jocrisse et des Cadet-Roussel!

COMILVA.

Mon ami, faites-moi le plaisir de me dire

Comment on vous appelle?

HARNALI.

Il faut vous en instruire?

COMILVA.

Cela semble assez juste; ici je vous reçoi,

Et l'on aime à savoir qui l'on traite chez soi;

Ce n'est pas sûrement que votre contenance

Ne doive m'inspirer beaucoup de confiance;

Mais je serais flatté de savoir votre nom.

Je le veux, je l'exige; allons, répondez!

HARNALI,

Non!

COMILVA.

Vous voulez le cacher?... N'ayons pas de disputes!

Je suis du bois, mon cher, dont on forme les flûtes...

Nous n'en sommes pas moins, tous deux, très bons

[amis.]

JACQUOT, à part.

D'être bête à ce point il n'est jamais permis.

COMILVA.

Restez donc avec nous, prenez toutes vos aises,

Marchez, taillez, rognez et montez sur les chaises

Avec vos pieds crottés, tout cela m'est égal.

Voulez-vous vous coucher dans le lit nuptial?

Nous coucherons ailleurs... sans savoir qui vous êtes:

Voilà des procédés!

HARNALI.

Certe, ils sont fort honnêtes.

Mais que dites-vous donc? De quel lit nuptial

Me parlez-vous?

COMILVA.

Du mien, de mon lit conjugal.

Vous ne savez donc pas? c'est que je me marie

Aujourd'hui...

HARNALI.

Quoi! vraiment? votre hymen...? ô furie!

(Il jette son manteau.)

COMILVA, montrant Quasifol.

Voilà par quel objet mon cœur est confisqué,

J'espère que des vers il n'est pas trop piqué...

Qu'en pensez-vous?

HARNALI, criant de toutes ses forces.

Je veux que chez vous on m'arrête,

Puisqu'il en est ainsi.

COMILVA.

Mais perdez-vous la tête?

HARNALI, criant.

Oui! je veux que chez vous on m'arrête à l'instant;

Je me nomme Harnali! je suis un sacripant;

De la société je ne suis plus un membre,

Je veux qu'on me traduise à la sixième chambre.

COMILVA, à part.

Il a certainement le cerveau dérangé...

A-t-il été mordu par un chien enragé?

Il veut cacher son nom, et le crie à tue-tête.

HARNALI, criant.

Oui, je suis Harnali, je veux que l'on m'arrête!

Qui de vous me mettra la main sur le collet?

(Il saisit Jacquot par le collet et le secoue violemment.)

C'est toi que je choisis...

COMILVA.

Lui? non pas, s'il vous plaît;

Apprenez que chez moi on n'arrête personne.

(A part et d'un air désespéré.)

Mais quel désagrément cet animal me donne!

HARNALI, criant toujours.

Je me nomme Harnali.

COMILVA.

Voyez s'il se taira!

HARNALI.

Harnali, le gredin, l'escroc, et cætera;

Je suis un scélérat, un gueux, un homme à pendre.

COMILVA.

Ah çà! mon bon ami, tâchons de nous entendre;

Si vous désirez tant de vous voir arrêté,

A quoi bon implorer mon hospitalité?

Il valait mieux aller au premier corps-de-garde,

Vous faire simplement empoigner par la garde,
Que de venir ici troubler nos doux ébats
Par vos cris enroués, qui n'en finissent pas.
Votre trait d'héroïsme a l'air d'une bêtise...

HARNALI.

Que voulez-vous ? je fais sottise sur sottise.

COMILVA.

Comment ? un jour d'hymen, la garde entrer ici ?
O mes nobles aïeux ! vos fronts en ont rougi !
Comment d'un tel affront supporter la pensée ?
Je sors !... restez tout seul avec ma fiancée ;
Oui ! je vous laisse là... tranquilles... tous les deux.

HARNALI.

(A part.)

Eh ! quoi, seuls ? tête-à-tête ? O vicillard généreux !

SCÈNE IV.

HARNALI, QUASIFOL.

HARNALI.

Ta conduite avec moi vraiment est fort jolie...
Près de ce vieux Chinois tu veux passer ta vie ?
C'est un joli Coco, je t'en fais compliment.
Il peut chanter : « L'hymen est un lien charmant. »
(Il chante l'air : *Cocu, cocu, mon père.*)

Et toi tu répondras : « Ta, ta, ta, ta, ta, tère. »

QUASIFOL.

D'abord vous avez tort, puisqu'il n'est pas mon père...
Que vous êtes injuste !...

HARNALI, fouillant dans la corbeille.

Ah ! voici ses présens.

Voyons donc... Ah ! voilà de superbes pendans,
De jolis bracelets, la boucle de ceinture...
Le peigne, le collier ; c'est plus beau que nature.
Du bassin à trois francs, pour faire des corsets,
Des aiguilles, du fil, et des passe-lacets ;
C'est un assortiment, un fonds de mercerie.
Parlez-moi des amants, pour la galanterie !

QUASIFOL.

Vous n'allez pas au fond.

HARNALI.

Comment !

QUASIFOL.

Allez au fond,

Le proverbe nous dit que les belles y sont ;
Au fond, de mon amour vous trouverez la preuve.

HARNALI.

Qu'est-ce donc ? un grattoir : la lame est toute neuve.

QUASIFOL.

C'est celui de Charlot, qu'hier dans son gousset
J'ai pris adroitement, tandis qu'il m'embrassait.

HARNALI.

Eh bien ! qu'en veux-tu faire ?

QUASIFOL.

En allant à l'église,
Plutôt que de trahir la foi que j'ai promise,
Et puisque d'être à toi je dois perdre l'espoir,
Je veux dans l'estomac me fourrer ce grattoir.
Es-tu content de moi ?

HARNALI, avec tendresse.

Femelle incomparable !

Ton projet est charmant ! ah ! Dieu ! que c'est aïna-
Je voudrais te prouver, dans cette occasion, [ble !
Combien je suis sensible à ton attention.
Tu veux bien te périr, merci, merci, ma bonne ;
On nous a laissés seuls, chante-moi la *Colonne*,
Et je vais à genoux, t'écouter un instant.

QUASIFOL.

A genoux ? pourquoi donc ? ce serait imprudent,
Mon oncle peut venir...

HARNALI, se mettant à genoux.

Ton oncle ! que m'importe ?

Sans doute il y consent, puisqu'il ferme la porte.

Je ne connais plus rien, je brave son courroux !

Oui, je voudrais toujours rester à tes genoux...

Si ce n'était le soin de mes mains délicates,

Je voudrais devant toi marcher à quatre pattes,

Et lécher, comme un chien, la trace de tes pas.

(Il baise avec transport la main de Quasifol, lorsque Comilva paraît à la porte du fond.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, COMILVA.

COMILVA.

Faites, faites, l'ami, ne vous dérangez pas ;
Une seconde fois, voulez-vous que je sorte ?
Malheureux !.. quand pour toi je vais fermer la porte,
Quand, loin de te chasser comme un vil malfaiteur,
Sans rime ni raison je me fais ton sauveur...
Du respect qui m'est dû passant toutes les bornes,
Tu voudrais me placer au rang des capricornes ?
Nous avons donc ici tous deux changé d'emploi ?
Je fais ceci pour toi, tu fais cela pour moi !
J'ai joué trop long-temps un rôle ridicule,
Je veux être terrible à présent... Je cumule !
Dans l'instant avec moi, gredin, tu te battras !

QUASIFOL.

Quoi ! mon oncle, avec lui !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JACQUOT.

JACQUOT.

Monsieur Charlot, en bas,

Demande à vous parler ; de quatre ou cinq gendarmes
Il est accompagné.

QUASIFOL.

Dieu ! quel surcroît d'alarmes !

Mon oncle, pour me plaire, ah ! laissez-vous toucher ;
On vient pour l'arrêter, tâchez de le cacher.

COMILVA.

Où diable veux-tu donc qu'à présent je le mette ?

QUASIFOL.

Au fait, ils courent tous de cachette en cachette.

COMILVA.

Entrez dans ce panneau.

HARNALI.

Ah ! bon, merci ! je vois...

C'est un panneau mouvant, comme dans Henri trois.

(Il ouvre le panneau et entre.)

QUASIFOL, à part, et regardant Comilva d'un air appitoyé.
Je crois, quand on est vieux, qu'on devient imbécile.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHARLOT, GENDARMES.

CHARLOT.

On assure, monsieur, qu'en votre domicile
Vous cachez un vaurien...

COMILVA.

Je ne puis le nier.

CHARLOT.

Il faut nous le livrer, il est mon prisonnier.
Pardon, cher Comilva, si cela vous dérange,
Mais il m'a fait des traits, il faut que je me venge.

COMILVA, avec force.

Vous n'aurez rien du tout.

CHARLOT.

Songez qu'un receleur,
Aux yeux de la justice, est pire qu'un voleur.
Je veux mon prisonnier.

(On entend une musique de clarinette et de grosse caisse comme pour l'annonce d'une parade.)

COMILVA, montrant le premier portrait, à droite du spectateur.

Voyez, Messieurs, Mesdames,

Balthazar Comilva, mon aïeul par les femmes ;
De la Ferté-Sous-Jouarre il était échevin ;
Il mourut à Paris, l'an quatorze cent vingt.
Vous y voyez ici son neveu Jean Guillaume,
Si fameux dans son temps, c'était un très bel homme.
Il était renommé, sur-tout pour ses mollets, [me ;
L'aspect n'en coûte rien, regardez, jugez-les.
Plus haut est Jean Gribouille, un cavalier superbe
Et malin ! C'est sur lui qu'on a fait ce proverbe
Qu vous connaissez tous. Vous y voyez ici
Mon trisaïeul, bottier au carrefour Bussy.
Vous y voyez ici...

(A Quasifol, changeant de ton.)

Si j'avais ma baguette

Ce serait plus commode.

QUASIFOL, lui passant une baguette, à part.

A-t-il perdu la tête ?

CHARLOT.

Je veux mon prisonnier ! Avec tous vos rébus,
Sommes-nous donc chez vous au salon Curtius ?
Je veux mon prisonnier !

COMILVA, frappant sur le cadre avec sa baguette.

Là, ma tante Isabelle...

CHARLOT, à part.

Va-t-il bientôt finir avec sa kyrielle?...
Mon prisonnier !

COMILVA.

Voilà son fils, mort à deux ans
Colonel de dragons, sans avoir eu d'enfants.
Otez votre chapeau, gendarmes !

(Les gendarmes se découvrent.)

CHARLOT.

Je me lasse !

Je veux mon prisonnier ! Avec tous vos...

COMILVA.

J'en passe,

Et des meilleurs encore !

CHARLOT.

Le mot est très joli !

Et s'il n'en passait pas, quand aurions-nous fini ?

COMILVA, frappant toujours avec sa baguette.

Ici vous y voyez Eustache, mon grand-père,
Mort à quatre-vingts ans, étant octogénaire
De son état. J'ai fait ombrager d'un tilleul
Son tombeau : c'est assez pour un homme tout seul.
Ici vous y voyez ma grand' tante Desloges ;
Elle exerça vingt ans comme ouvreuse de loges
Au Théâtre-Français, et laissa trois enfants,
Qu'elle avait élevés avec les petits bancs :
On y jouait souvent et Corneille et Racine ;
On y parlait français, (du moins, je l'imagine.)
Et le théâtre alors gagnait gros, Dieu merci !
Les temps sont bien changés... et les pièces aussi !

CHARLOT.

Je veux mon prisonnier !

COMILVA, ôtant son chapeau.

Cette dernière image,

C'est votre serviteur, à la fleur de son âge.
Vous ne l'auriez jamais deviné, je le crois ;
Je pense qu'il fut peint vers l'an mil huit cent trois ;
C'était bien mon habit, mon gilet, ma tournure,
Mais il ne m'a jamais ressemblé de figure :
Ce n'est pas étonnant, c'est une occasion :
Je l'achetai tout fait à l'hôtel Bullion.

CHARLOT.

Nous sommes, grace au ciel, au bout du catalogue,
J'en aurai plus de voix pour mon grand monologue.
Depuis une heure enfin je suis las de crier ;
Pour la dernière fois : Je veux mon prisonnier !
Il faut qu'on me le livre, ou que votre future
Nous accompagne tous jusqu'à la Préfecture ;
Je vous laisse le choix. Voilà mon dernier mot :
Ou vous, ou votre nièce...

COMILVA.

Eh bien ! puisqu'il le faut,
Prenez donc Quasifol. Allons, ma bonne amie...

CHARLOT.

La chose est singulière, elle s'est endormie.

COMILVA.

C'est qu'elle s'ennuyait.

CHARLOT.

Vraiment ?

COMILVA.

J'en suis certain.

Mais nous lui mitonnons quelque chose à la fin.

(A Quasifol, en lui donnant des petits coups de baguette.)

Allons, réveille-toi ! réveille-toi, ma chère !

QUASIFOL.

Autant vaut-il dormir que rester à rien faire.

COMILVA.

Tu vas donner le bras à notre ami Charlot.

QUASIFOL.

Mon rôle est d'obéir, sans jamais dire un mot.

(Ils sortent. Comilva prend un énorme bâton qui était caché dans un coin.)

COMILVA.

Maintenant, sur le drôle, exerçons ma vengeance. Sors !

(Harnali paraît.)

SCÈNE VIII.

COMILVA, HARNALI.

COMILVA, offrant la bague à Harnali.

Il faut tous les deux nous peigner d'importance.

HARNALI.

Je ne me battraï pas ; car jamais je ne veux combattre un ennemi qui n'a pas de cheveux, Une tête à perruque ! il faut que je le dise...

COMILVA, à part.

Quoique le mot soit dur, il n'est pas sans franchise. (Haut.)

Ah ça ! mon cher ami, dans cette occasion Tu t'es, je crois, trompé sur mon intention. Si de ce cabinet j'ai défendu l'entrée, C'était pour te donner moi-même une râclée.

HARNALI.

Vous en avez le droit ; mais, pour un seul moment, Montrez-moi Quasifol pour dernier agrément.

COMILVA.

Cela ne se peut pas : elle est à l'instant même Partie avec Charlot.

HARNALI, criant de toutes ses forces.

Vieux cornichon ! il l'aime !

COMILVA.

Grand Dieu ? je suis dedans !

HARNALI.

Ah ! quadruple jobard !

Courons vite après eux... peut-être il est trop tard ! Unissons, unissons notre commune offense, Et tombons tous les deux sur Charlot !

COMILVA.

Oui, vengeance !

Je veux de tout son sang laver un trait si noir, Je le dois ; mais pourtant comme il faut tout prévoir, Je crains, en te lâchant, de faire une cacade... Car si j'allais mourir ou bien tomber malade, Qui donc te donnerait ta roulée ?

HARNALI.

En effet !

Voyons... cherchons ! je puis vous signer un billet Par lequel je m'engage à recevoir ma danse... Vous garderez le bon... Quand viendra l'échéance, Vous vous présenterez... j'ôterai mon habit ; Quand vous m'aurez schlagué, vous mettrez : Pour

[acquit.

Chacun sera content... Acceptez-vous la chose ?

COMILVA.

Je trouve très joli le moyen qu'il propose ! Mais un instant ! je crois... oui, oui, j'ai trouvé mieux, Un moyen bien plus sûr et plus ingénieux.

Lorsque de t'éreinter l'heure sera venue, Tu promets d'obéir ?

HARNALI.

La chose est convenue.

COMILVA.

Me promets-tu d'avoir, quand viendra le moment, Une affreuse colique à mon commandement ?

HARNALI.

Comment ferai-je donc pour avoir la colique Si je n'ai rien mangé ?

COMILVA.

Tu prendras l'émétique.

HARNALI.

Ah ! bravo !

COMILVA, d'un air content.

N'est-ce pas ?

HARNALI.

Ah ! bravo ! ce moyen

Est plus ingénieux... il enfonce le mien.

Alors quand vous voudrez... il faudra me le dire, Et je serai tout prêt.

COMILVA.

Cela ne peut suffire.

Si je suis loin de toi, si je ne peux te voir, Il me faut un moyen de te faire savoir Ma volonté.

HARNALI lui donne un petit cor de chasse d'enfant, qu'il porte depuis le commencement de la pièce.

Tenez, prenez ce cor de chasse...

C'est un moyen peut-être un tant soit peu cocasse, Ridicule, bouffon... n'importe ! vous jouerez Le premier air venu, celui que vous voudrez... J'avale au premier son de votre ritournelle, Je vous fais éteignoir et je me fais chaudière. Êtes-vous satisfait ?

COMILVA.

Oui, tout est convenu :

Dès que je sonnerai...

HARNALI.

Crac ! ni vu, ni connu !

Allons ! allons sauver la belle que j'adore !

COMILVA.

Conservons sa vertu.

HARNALI.

S'il en est temps encore.

COMILVA.

Pour sauver avec joie un ennemi mortel, J'ai livré ma future.

HARNALI.

Ah ! c'est trop naturel !

COMILVA.

Je suis pourtant, mon cher, un vieillard homérique.

HARNALI.

Alors du temps d'Homère on était bien comique. Vite ! au quatrième acte !

COMILVA.

Ah ! celui du tombeau ?

Il est obscur et froid ; c'est l'acte du caveau Non, tout un autre plan... ce projet est atroce. Ma fureur veut t'offrir un vieux bouquet de nocce. Fort dur à respirer.

HARNALI.
Et Quasifol?
COMILVA.

Aussi.

Nous rirons, quelque peu,

HARNALI.

J'y compte, Dieu merci.

(L'orebrestre joue l'air : *Plus on est de fous, plus on rit.*)

QUATRIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente un salon donnant sur des jardins éclairés par une illumination. A droite du spectateur, un divan avec deux coussins.

SCÈNE I.

HARNALI, QUASIFOL, INVITÉS.

(Les Invités entrent en scène en sautant, et font un grand rond sur l'air : *Quand on va boire à l'Écu*, jusqu'à l'entrée d'Harnali et de Quasifol.)

UN INVITÉ.

Voilà les deux époux... Bonne nuit!

(Tous les Invités sortent sur l'air : *Allez-vous-en, gens de la noce!*)

SCÈNE II.

HARNALI; QUASIFOL, en costume de mariée.

HARNALI, à ceux qui sortent.

Bonne nuit!

Ma chère Quasifol, il est plus de minuit,
Et je suis ton mari... La fête est terminée,
Il faut joyeusement finir cette journée.

QUASIFOL.

J'ai beaucoup de plaisir à rester près de vous.

HARNALI.

Moi de même. Vraiment, c'est un plaisir très doux.
Mais... Puisqu'ils sont partis, Quasifol, il me sem-
[ble...]

Sans doute il est fort doux de se trouver ensemble...
Mais à l'heure qu'il est...

QUASIFOL.

O mon cher Harnali!

HARNALI.

Ah! ne dis plus cela; ce nom n'est pas joli:
C'était celui d'un gueux, d'un scélérat, d'un drôle!
Tout est changé pour moi, je suis chef du contrôle.
Tu pourras, si l'on vient te demander ton nom,
Répondre fièrement : « Je suis à l'Estragon. »

(Il lui parle à l'oreille.)

QUASIFOL.

Tout-à-l'heure.

HARNALI.

Pourquoi?

QUASIFOL.

Je veux encore attendre...

Que vous êtes bien mis!

HARNALI.

Réflexion bien tendre!

QUASIFOL.

Vous avez, l'Estragon, un superbe gilet!
Quel est votre tailleur?

HARNALI.

Je l'achetai tout fait.

QUASIFOL.

J'aime beaucoup aussi cet habit fait en queue
De morue, et sur-tout cette cravate bleue
Qui vous va joliment.

HARNALI, à part.

Quels sont donc ses projets,

En passant la revue ainsi de mes effets?
(Haut.)

Ce que vous dites là certainement me flatte...

QUASIFOL, tendrement.

C'est ton cou, mon bichon, qui sied à la cravate.

HARNALI.

Très joli compliment!... Ah! ma chère!...
(Il lui parle à l'oreille.)

QUASIFOL.

A l'instant.

HARNALI, avec tendresse.

Ma chère Quasifol, il me semble pourtant...

QUASIFOL, près de la fenêtre.

Voyez la belle nuit...

HARNALI, impatienté.

Oh! ce n'est pas la peine.

Des belles nuits, parbleu! j'en vis à la douzaine,
Et j'en ai même vu plus que je ne voulais,
Et sans avoir besoin d'ouvrir aucuns volets.

QUASIFOL.

Voyez, mon cher ami, que la lune est jolie!

HARNALI.

Oui, la lune est très bien, je la trouve embellie...
Mais à l'heure qu'il est, ce n'est pas le moment,
Un jour d'hymen surtout, de causer fermement.

QUASIFOL.

Vois, qu'il est beau, ce ciel, quand la lune l'éclaire!
Moi, j'aime, dans la nuit, sur-tout quand elle est claire,
Le chant des moineaux francs et des chardonnerets.

HARNALI, à part.

Avec ça que la nuit ils ne chantent jamais.

QUASIFOL, regardant toujours en l'air.

Les étoiles du ciel, l'ombre silencieuse,
Et le chant des oiseaux, font l'âme harmonieuse;
Mais ne trouvez-vous pas que la lune pourtant...

HARNALI, frappant du pied et s'éloignant brusquement de Quasifol.

Qu'une femme astronome est un être embêtant!
Tes contemplations sont vraiment ridicules!

QUASIFOL.

La lune en son croissant...

HARNALI.

Que tu me caligules !

QUASIFOL.

Caligules ? ce mot...

HARNALI.

On vient de l'inventer :

C'est un mot tout nouveau... ça veut dire embêter.

QUASIFOL, toujours en extase.

La lune en son déclin... Voyez donc, tout repose ;

Venez donc respirer l'air embaumé de rose...

Ah ! c'est délicieux !... à cette douce odeur,

On croirait respirer les deux mains d'un coiffeur.

HARNALI.

Oui, cela sent très bon, la lune est très jolie,

Mais laissons là le ciel et la parfumerie.

Il est un ciel plus doux pour de tendres amants.

(On entend dans la coulisse les premières mesures de l'air :
Cocu, cocu, mon père. Elles doivent être jouées faux et par
un hautbois.)

QUASIFOL.

Quels sons mélodieux !

(L'air continue.)

HARNALI.

Dieu ! qu'est-ce que j'entends ?

QUASIFOL.

Vous me régalez donc de cette sérénade ?

Que cet air est charmant !

HARNALI, effrayé.

Ah ! vieux singe malade !

QUASIFOL.

Je reconnais, je crois, le son de votre cor.

HARNALI, s'efforçant de sourire.

(L'air continue.)

C'est un de mes amis... un vrai farceur. Encor ?

QUASIFOL.

Sa musique me plaît on ne peut davantage !

Je crois, à Belleville, être au bal du Sauvage.

Oui ! c'est le *Carillon de Dunkerque*...

(Elle figure quelques pas de danse.)

HARNALI.

(Reprise de l'air.)

Ah ! gredin !

Il soufflera son air jusqu'à demain matin,

Si je n'obéis pas...

QUASIFOL.

Quel visage sévère !

Qu'avez-vous, l'Estragon ?

HARNALI.

Oh ! ce n'est rien, ma chère ;

Je viens d'être saisi d'une crampe au mollet !

A cet accident-là je suis assez sujet.

(L'air recommence, mais beaucoup plus vite.)

(A part.)

Souffle ! souffle toujours ! souffle dans ma trompette,
Va !

QUASIFOL.

Vous souffrez donc bien ? votre état m'inquiète !

HARNALI, à part.

(Haut.)

Éloignons Quasifol. Oui, je souffre, et pourtant

Je sentirais mon mal disparaître à l'instant,
En frottant mes mollets avec de l'eau-de-vie
Camphrée.

QUASIFOL.

En avez-vous ?

HARNALI, montrant ses jambes.

Vous voyez, chère amie !

QUASIFOL.

Mais non, c'est du remède...

HARNALI.

Ah ! pardon, je croyais

Que vous me demandiez si j'avais des mollets...

Oui, sans doute, j'en ai, c'est dans une fiole,

Tout en haut de l'armoire, à main droite...

QUASIFOL.

{J'y vole !

Et je reviens.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

HARNALI, seul, et marchant à grands pas dans la
chambre.

Comment terminer tout cela ?

Dieu ! dans quel margouillis me suis-je fourré là ?

Quelle position ! un jour qu'on se marie !...

Ce vieux cerf échappé de la ménagerie,

Est-il assez rageur ?... Mais je n'entends plus rien.

SCÈNE IV.

HARNALI, COMILVA.

COMILVA, d'une voix sépulcrale.

Harnali, me voilà !

HARNALI.

Que voulez-vous ?

COMILVA.

Eh bien !

Tu ne m'entends donc pas corner depuis une heure ?

HARNALI.

Si fait, j'entendais bien.

(A part.)

Faut-il donc que je meure

Par procédé pour lui ?

(Haut.)

Le jour de notre hymen ?...

Vous êtes bien pressé, remettez à demain.

COMILVA.

{j'eusse

Quoi ! remettre à demain ! Tu voudrais donc que
Trompette pour sa ma—jesté le roi de Prusse ?

Il te faut la gober.

HARNALI, à part, avec indignation.

Ah ! l'infâme gueusard !

Ah ! le vieux scélérat !

COMILVA.

Dépêchons-nous !

HARNALI.

Plus tard !

COMILVA, lui présentant quelque chose enveloppé dans du papier.

Avale! en quatre temps l'affaire sera faite.

HARNALI.

Qu'est-ce donc que cela?

COMILVA.

Ce n'est qu'une boulette.

HARNALI.

Une boulette! ô ciel! qui jamais l'eût pensé!...
On finit donc souvent comme on a commencé!...
Eh bien! donne-la-moi, cette boulette affreuse!...
Quasifol!... Cachons-lui cette fin malheureuse.

SCÈNE V.

LES MÊMES, QUASIFOL.

QUASIFOL.

Rien, je n'ai rien trouvé... Tiens! mon oncle est ici?

HARNALI, s'efforçant de sourire.

Oui, ton brave oncle est là...

COMILVA.

Certe, à cette heure-ci!...

QUASIFOL.

Qu'est-ce que c'est que ça?

HARNALI.

C'est du poison, ma chère,

Dont il m'a fait cadeau.

QUASIFOL.

Du poison? pourquoi faire?

Tu parais tout tremblant... ne crois pas m'attraper.

COMILVA.

C'est un arrangement... je lui paie à souper.

QUASIFOL.

Malheureux l'Estragon! après ta foi promise,

As-tu bien pu conclure une telle bêtise!

Ah! je saurai bien, moi, rompre l'engagement.

Vouloir subtiliser mon époux, mon amant!

Dieu de Dieu! pour le coup la chose serait neuve;

Épouse sans mari, je serais déjà veuve,

En restant demoiselle! Oh! non, non, non, non, non!

(S'approchant de Comilva.)
Je vous étranglerais... ou j'y perdrais mon nom.

COMILVA, froidement.

C'est un arrangement.

QUASIFOL, avec l'accent du désespoir.

Vous n'êtes pas sa femme!

C'est lui-seul que je veux... c'est lui que je réclame...

Faut-il à deux genoux me traîner à vos pieds?

(Elle se jette à genoux.)

Mais je vais me salir, mon oncle, vous voyez!

Me faudra-t-il pleurer comme une Madeleine?

(Elle se lève brusquement.)

Me faudra-t-il?... Ma foi, non! ce n'est pas la peine.

Ah! je voudrais bien voir qu'on vint me refuser...

(Elle frappe du pied.)

Laissez-nous donc tous seuls, nous avons à causer.

COMILVA, toujours sans s'émouvoir.

C'est un arrangement.

HARNALI.

Tâchez de vous entendre!

Moi, je tiens la boulette, et je ne puis qu'attendre;
Pendant tout ce débat, mon état est piteux...

Mais enfin j'ai promis, arrangez-vous tous deux.

COMILVA, d'un air décidé.

Allons, allons! mon cher, la boulette à la bouche,
Songez qu'après minuit ma portière se couche.

QUASIFOL, à Comilva.

Malheureux! si tu viens à ton affreux dessein,
Vois-tu bien ce grattoir renfermé dans mon sein?

Tu le vois, ce grattoir... eh bien! je te le jure,

Je te le planterai tout droit dans la figure,

Dans le nez, dans les yeux, partout où je pourrai;

Et ne crois pas au moins m'arrêter à ton gré.

Quand je suis en fureur, je ne suis pas commode,

Ma main te lardera comme un boeuf à la mode.

Tout est changé chez moi, tout, depuis ce matin...

(Elle se jette dans les bras d'Harnali.)

Oui! je sais la lionne, et je n'ai qu'un Martin;

Voilà!...

COMILVA.

Si c'est ainsi, la suite vous regarde;

Je vais tranquillement aller monter la garde
Dans le fond.

HARNALI, criant de toutes ses forces.

Vieux gredin!

COMILVA, en allant vers le fond.

C'est un arrangement.

HARNALI.

Absurde!

COMILVA.

J'en conviens; mais c'est un dénoûment.

(A partir de ce moment, Comilva reste dans le fond, les bras croisés, jusqu'à la fin de la scène.)

HARNALI, d'un air piteux.

Il est, je l'avouerai, d'une terrible espèce;

Condamner à mourir le mari de sa nièce!...

Dans quel moment encor!...

QUASIFOL, arrachant la boulette des mains d'Harnali.

A la fin, je la tiens!

HARNALI.

Quasifol, que fais-tu? quels projets sont les tiens!

QUASIFOL.

Je veux croquer aussi la boulette tragique.

HARNALI.

Mais tu vas te donner une affreuse colique;

Et puis, dans un instant, étendus tous les deux...

QUASIFOL.

C'était notre projet... Admire donc ce gueux,

Qui nous guette de loin, sans répandre une larme;

Il est là de planton comme un simple gendarme.

Tiens, c'est là te prouver, je crois, de l'amitié...

Laisse-moi de la chose avaler la moitié.

(Elle mange une bouchée.)

HARNALI, s'approchant de Quasifol.

Quelle preuve d'amour, Quasifol, tu me donnes!

QUASIFOL, le repoussant un peu.

Va-t'en, va-t'en, va-t'en!

HARNALI.

Pourquoi?

QUASIFOL, d'un air tendre, et en mangeant.

Tu m'empoisonnes!

HARNALI, s'éloignant brusquement et d'un air surpris.
Du tout, ce n'est pas moi... non, c'est ce vieux jaloux,
Plus têtu quatre fois qu'un mulet andaloux...
Ne va pas tout manger... Ah ! je te le demande...

QUASIFOL.

Je t'ai gardé ta part... je ne suis pas gourmande.
(Elle lui donne la moitié de la boulette.)

HARNALI.

A mon tour, à présent, la boulette !... O poison !
Toi qui causes ma mort !... Tiens ! mais c'est assez bon
A manger. Dis donc, ô ma maîtresse héroïque !
Cela commence-t-il ? Sens-tu quelque colique ?

QUASIFOL, d'un air égaré.

Oui, je sens...

HARNALI, se frappant subitement sur le ventre, et pliant
les jurets.

Dieu de Dieu ! ma chère Quasifol !

QUASIFOL, en jetant des cris de douleur.

Je sens dans l'estomac comme du vitriol ;
Et toi ?

HARNALI, se frottant le ventre.

Oui, cela vient. Ah ! le diable m'emporte !
C'est comme si j'avais avalé de l'eau-forte,
Ou de l'eau de Javelle.

(Il crie à son tour.)

QUASIFOL.

Oh ! que c'est bien cela !

Je sens la mort qui vient.

HARNALI.

Vite, mettons-nous là !

(Ils placent par terre les coussins du divan, s'asseyent dessus,
et s'appuient la tête sur le divan en fermant les yeux.)
Es-tu morte ?

QUASIFOL.

Sans doute, il faut bien que je meure...

Et toi ?

HARNALI, étendu. [d'heure.

Moi je suis mort depuis près d'un quart-
(Changeant de ton, et toujours les yeux fermés.)

Dis-moi donc, Quasifol, c'est bien particulier,
Tu croques la première, et je meurs le premier...

(Avec emphase.)

C'est un plaisant contraste à ravir la pensée !

QUASIFOL, étendue.

Je sais pourquoi la mode est ainsi renversée...
Il faut absolument que j'éprouve un accès
De délire... il le faut... c'est là qu'est mon succès.

HARNALI.

Eh bien, dépêche-toi, fais vite ta folie.

QUASIFOL.

(Elle se lève.)

Voilà que cela vient. Quelle étrange harmonie !
J'entends chez le voisin un bruit confus de voix !
Que de cris différents s'élèvent à la fois !
Admirable ! mauvais ! superbe ! ridicule !
Élevons des autels !... donnons-lui la fêrule !
Son œuvre est un prodige !... un long amphigouri
Qui semble procéder de Pindare... et d'Odry...
Jamais de pareils vers, jamais les cors de chasse
Ne pourront sur la scène... Ah ! messieurs, grace !
[grace !

Et prions pour l'auteur : avec quelques efforts,
La raison reviendra...

(Elle tombe.)

HARNALI, toujours étendu

Pour extirper les cors.

(Ils se relèvent. — L'orchestre joue l'air : *Il faut rire, rire, et toujours rire.*)

FIN D'HARNALI.

Österreichische Nationalbibliothek



+Z175801902

